

Hippolyte

Tragédie tournée de Sénèque



Vertiges

AVEC COLLETTE BERNARD

Hippolyte et Phèdre. Sarcophage en marbre (vers 290). Antiquités grecques, étrusques et romaines, Musée du Louvres, Paris

Argument

Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, Royné des Amazones, s'estant (resolu de fuir toutes sales voluptés) voué au célibat, vivoit chastement, s'exerceant continuellement à la chasse, pour n'estre si facilement surpris par les cauteleuses mignotises des femmes, dont il avoit tout le sexe en horreur. Mais Phèdre, sa maratre, estant tres ardemment esprise de son amour, à-cause de son excellente beauté, et enhardie par l'absence de Thésée, (qui estoit descendu aux enfers avec Pirithois pour ravir Proserpine) luy découvre son mal, le sollicite et requerant d'amour. Luy n'y voulant condescendre, ains le reprenant tres-aigrement; elle change l'amour en hayne et fait calomnieusement à-croire à son mary, qu'il l'avoit forcée : Parquoy le Jouveanceau, pour éviter la fureur de son pere, qui le vouloit occire, monte sur son chariot et s'enfuit. Mais Thésée sachant qu'il ne pouvoit le r'attaindre, prie son pere Egée dieu marin, que pour s'aquiter des trois souhaits, dont il luy avoit promis les effects, il face mourir Hippolyte. Egée envoyé un grand monstre marin, lequel espouvante les chevaux de telle sorte, qu'ilz traignent leur maistre tombé, et lié entre les traits, parmi les rochers, et le déchirent en pièces. Finalement, Phèdre confessant sa traîtresse calomnie, et detestant son crime, se tuë misérablement sur le corps démembré d'Hippolyte.

Entreparleurs

Hippolyte

Phèdre

La nourrice

Le chœur

Thésée

Le messager

Acte premier

Scène I

HIPPOLYTE

Allés, enceignés moy ces forés ombrageuses.
 Questés par-cy par-là, sur les cimes rameuses
 Des mons Cecropiens; et entre maint rocher,
 Dont le pied ferme-dur savait les flots écacher,
 Au val Thyrsiën, de la vite riviere,
 Qui le choque d'une onde écumeusement fiere.
 Sur ces tertres bossus les uns aillent montans,
 Qu'une neige glacée enfarine en tous tams;
 Les autres par deçà, où les branches feuillues
 Des aunes, dans ce bois, s'avoisinent des nuës;
 Où un Zephyr doux la rousée espandant,
 Leur robe printanniere aux prés nus va rendant;
 Où le tortu Meandre à flôs paresseux baigne
 Trop areusement l'inegale campagne.
 Vous, par où Marathon en sa forêt conduit,
 Par ce gauche sentier, à l'endroit où de nuit,
 Vont viander le bout de l'herbe r'ajeunie,
 Ces bestes que l'on dit bestes de compagnie.
 Et vous tirés la part où l'Autan chaleureux,
 Réchauffe par son souffle ardemment dangeureux,
 L'Acarnaniën dur. Que quelque autre se jette
 Sur le melleux coupeau du fleurissant Hymete.
 Et tandis que ceux-cy leurs pas imprimant
 Au sable Aphidneän; ces autres dresseront
 L'embusche du costé, qui regarde l'Eubéé,
 Où au rivage ondeux de la mer recourbéé,
 Le promontoire casse en écumant les flôts;
 Car il est demeuré jà long temps en repos.
 Si quelcun veut gagner par une prise belle
 Quelque gloire! c'est luy que Philippes appelle:
 Car là un grand sanglier, cogneu des labourers
 Par mainte et mainte playé, a fait que dans leurs cœurs
 Un voyff pälissant au moindre bruit se glisse.
 Vous laschés ces chiens muts. Que quelque departisse
 Les relais. Que ces chiens de Crete aillent tendans
 D'un col pelé la lesse. A ces Spartains ardans
 A la proyé, et hardis, il faut qu'on acourcisse
 Le trait, affin que mieux reten qu'on les puisse.
 Vous de ces chiens d'attaque, et forts dogues aussy,
 Et de toute la meute ayés tout le soucy.
 Le temps viendra bien tost que la beste lancée,
 Resonnera d'abois mainte roche que beste paissée.
 Mais qu'ore le limier d'un bien-flairant naseau
 Prenne l'aer, çà et là d'un étressy museau
 Cerchant la beste au giste, or' qu'à encore est mesléé
 La nuit au jour naissant, que la terre est mouilléé
 De vitale rouséé, et qu'on peut aisément
 Les traces remarquer. L'un porte virement
 Mains rets tissus-à-jour, en sous-courbant l'échine:
 L'autre mains las sutils. Pren cète jaeline.
 Toy d'une et d'autre main, va roidement fourrer
 D'un épieu large, au flanc de la beste, le fer.
 Vous de cors trantranans, de cris, et de hu'rié,
 R'animés moy la meute, effroyés la furie
 De la courante beste; et toy victorieux,
 De ce courbe couteau desentraillant, joyeux,
 Ta prise, apréte aux chiens la curée agreable.
 Ore masle déesse, ore sois favorable
 A ton compaignon cher, toy (dy-je) dont s'estend
 Par tout le monde ombreux le regne, à qui se rend
 D'un trait mortellement attainte, toute fere
 Que le flot vagabond d'Araxe desaltere,
 Et que l'Astre cornu sur sa glace soutient.
 Au milieu de sa fuite, icy ton trait revient
 Une biche Cretoise: Il prive là de vié,
 Un lyon qui faisoit trembler la Getulie.
 Estant icy lasché de plus legere main,
 Sa vitesse previent la vitesse du daim;
 Et là mainte tigresse à la peau bigarréé,
 Va tendant la poitrine à la fleche aceréé,
 Qui des sauvages beuifs ore se fiche és ôs,
 Or' des buffles velus va déchirant les dos.
 Et bref, par les chams seuls toute beste paissante,
 Soit par les chauds desers du pauvre Garamante,
 Soit en la profondeur d'un bois Hyrcaniën,
 Soit sur les hauts sommés Pyreneäns, ou bien
 Du change-toict Sarmate en la campagne nué,
 Ou és riches forets de l'Arabe cogneué,
 Craind, Diane, ton arc. Si à quelque veneur,
 Qui toujours humblement celebrant ton honneur,
 Agreable te soit rendu, tu favorises:
 Ses rets heureusement tendus sont pleins de prises.
 Ses las ne sont rompus ny de piés, ny de dens.
 De gibiers sont chargés ses chariots tremblans.
 Et ses chiens ont le museau loint du sang de leur proyé,
 Sa troupe rustique en long triomphe, et joyé,
 Aux loges s'en retourne. Oh! j'enten les abbois
 (Signe de ta faveur) qui m'appellent au bois.
 Je suivray ce sentier, dont la longueur plaisante,
 De l'espréy gibier ne fraudera l'attente.

Acte premier

Scène II

PHÈDRE

O grand' Crete qui tiens souz ton royal pouvoir,
 Tant de mers qu'à-lentour les vens font émouvoir
 Et couvres de vaisseaux tous les ports, où Nerée
 Au navigage estend son eschine azuréé,
 Jusque auprès du rivage assyriën; pourquoy
 En un palais haÿ et des miens et de moy,
 Femme à mon ennemy, et tenue en hostage,
 Me contrains-tu passer (malheureuse) mon age
 En angoissex tourmens, pleurs, et soucis? Voilà
 Que mon espoux fidel, errant deçà, delà,
 Seule ici m'abandonne, à sa femme estimée
 Moins qu'un cheveu, gardant sa foy accoustumée.
 Il chemine, hardy, par l'obscur épeuseur
 Des tenebres du lac, qui à son traverseur
 Va bouchant tout chemin de retour par derriere;
 Gendarme aventurier d'un amant temeraire.
 Il s'en va compaignon d'un jeune furieux,
 De son throne arracher la Royné des bas lieux;
 Sans craindre le danger auquel il se hazarde:
 Sans que d'un tel forfait la honte le retarde.
 Le pere d'Hippolyte ainsy s'en va cherchant
 Par delà l'Acheron, l'adultere meschant
 Dans la couche d'autruy. Mais mon ame affligée
 Est bien d'une douleur plus mordante rongée.
 Par le repos naital, ny le sommeil profond
 Mes soucis langoureux jamais ne se deffont.
 En ma poitrine ainsy se nourrit, croit, s'allume
 Ce mal qui trop ardent mes entrailles consume;
 Comme en l'antre Aetnëan se nourrit, et s'accroit
 La vapeur qu'ondoyer en flamme arde en voit.
 Plus je ne vay sur toy, gaze Palladiënne,
 L'esguille en main, traceant une histoire ancienne;
 Et le fuseau me chet des mains. Plus je ne veux
 Aller au temple offrir des presens, ny des vœux;
 Ny entre les autels, mesléé au chœur des Dames,
 Secouër au secret sacrifiée, les flammes;
 Et plus de te prier chastement n'ay soucy,
 Déesse gardienne à cète Terre icy.
 Il me plait d'arrester à la terre volante,
 Ore un chevreul, et or' la biche tost-fuyante,
 Or' jeter de main souple un javelot virant.
 Mais, las! à quoy vas-tu, pauvre cœur, aspirant?
 Et pourquoy, furieuse, aime-je les bocages?
 Je sçay, me souvenant des maternelles rages,
 Que tousjours notre amour se desnatue és bois.
 Las! mere, j'ay pitié de ton mal: tu aimois
 (Esprise d'une ardeur nullement decelable,)
 D'un farouche troupeau le Guide in-accountable.
 Cét adultere-là impatient du jouesche,
 Bien qu'il fust indomtable, et reveche, à tout coup
 D'ire ardent; toutesfois il aimoit quelque chose.
 Mais la peste que j'ay dans les veines encolue,
 Las! quel dieu, quel Dedale ingenieux pourroit
 Son ardeur alientir? Quand le retour seroit
 Permis mesme à celuy, qui jadis eut la cure,
 D'enfermer notre Monstre en la demeure obscure,
 Dont le sortir n'estoit à nul entrant permis:
 Encor, encor en vain par luy seroit promis
 Secours à noz malheurs. Venus ayant en haine.
 La race du Soleil, ore vange sa chaine,
 Et celle de son Mars emprisonné, sur nous.
 Elle (de plus, en plus enfiellant son courroux)
 Va chargeant de reproche, et d'horrible infamié,
 Sans cesse de Phebus la lignée ennemié.
 Des filles de Minos une encore n'a point
 Jouy d'honneste amour, ains est tousjours espoind
 Leur esprit furieux d'une rage insenséé.

LA NOURRICE

Race de Juppiter, noble espouze à Thésée,
 Arrache vitement hors de ton chaste sein,
 L'execrable penser d'un si meschant dessein.
 Estouffe cète flamme, et fuy cète esperance
 Qui t'enfielle ton miel. Cél qui fait résistance
 Et, vaillamment, soutient de l'amour furieux
 Le triomphe – rude assaut; seur, et victorieux
 Il triomphe de luy. Mais cely-là qui couve
 Et nourrit en flatant, le mal que doux il trouve
 A son commencement; tard refuse à porter
 L'encollé joug pesant, qu'il ne peut rejetter
 Puis je n'ignore point qu'à grand' peine se laisse
 Fléchir l'orgueil royal, que la verité blesse.

PHÈDRE

Je veux (soit bien, soit mal) me soumettre au hazard;
 L'espoir d'un butin riche enhardit le soldart.

LA NOURRICE

Il faut premier vouloir faire au mal resistance,
 Et suivre le Devoir: Puis avoir cognoissance
 De combien le forfait sera grief, et meschant;
 Honte nous va souvent de forfaire empeschant.
 Hé! qu'esce que tu veus, miserable, entreprendre?
 Et pourquoy plus infame encore veus-tu rendre
 Ton infame maison, ta mere surmontant?
 L'execrable peché que tu vas projetant,
 Plus qu'un monstre est vilain. De la laideur infame
 D'un monstre affreux on donne à Nature le blame;
 Mais la meschanceté ne l'impute qu'aux mœurs.
 Que si tu crois la tienne estre vuide de peurs,
 Et loin de tout danger, pour ce souz le monde
 Thésée (à son ami trop fidel) vagabonde:
 Tu te vas decevant. Mais bien, pose le cas,
 Que ton mary plongé dedans les flots là-bas
 Du Lethe oblivieux, perdant toute memoire,
 Ne repasse jamais la rive d'Ombre noire:
 Quoy? ton pere qui va son domaine estendant
 Sur tant de larges mers, et justement rendant
 A cent peuples le droit, penses-tu qu'il ne puisse
 Decouvrir aisément ce tant énorme vice?
 Le soin des parens vient de prés tout esplucher.
 Croyons que nous pourrons toutesfois luy cacher
 Cét inceste vilain, par trompeuse cautelle:
 Peus-tu tromper celuy, qui sa lumiere belle
 Sur tout ce monde expand? Et le pere des Dieux
 Qui fait crouler la terre, eslançant (furieux)
 Des foudres Aëtneäns le feu qui tourbillonne,
 D'une main qui d'esclérs rebrillans s'environne?
 Peus-tu (donque) esperer de te cacher aux yeux
 De tes tous-jours-veillans, et tout-voyans Aÿeux?
 Mais, bien que tous les Dieux à souhait favorables,
 Souffrent que pour celer ces amours detestables,
 Un secret si forceant, ne soit onque éventé,
 Quoy qu'on trouve en tels cas peu de fidelité:
 Cuides-tu que tu peux fuir la syndereze,
 Qui, bourrelle, jamais un moment à ton aise
 Ne te laissera vivre; ains fera que ton cœur
 Tousjours voyant ton fait, de soy-mesme aura peur?
 Le crime eschape bien quelque fois la vengeance,
 Mais il n'est jamais franc d'angoisse, et desfiance.
 Refrene, je te prie, et domte la fureur
 De cète paillardise, ayant d'un crime horreur
 Que jamais n'a commis la plus barbare Terre:
 Non les chams par lesquels le Gete cruel erre:
 Non le neigeux Caucase, autour duquel espars
 Les Scythes mi-brutaux vaguent en mille pars.
 Souvien-toy de ta mere, et crain qu'autre te touche
 Que ton espoux. Tu veux au filz rendre ta couche
 Et au pere commune, affin de recevoir
 Une charge mesléé, estrange, horrible à voir
 En ton sale amarry: va donc, et par luxure
 Infame, de tout point renverse la nature.
 D'où vient qu'ore si peu d'affreux monstres on voit?
 D'où vient que la prison, qui ton frere enserroit
 Reste vuide? Faut-il que raconter on oyé
 Des in-acoutumés prodiges, et qu'on voyé
 Violer de Nature aussi souvent les loix,
 Que d'aimer la Cretoise entreprendra de fois?

PHÈDRE

Je sçay tout estre vray, ce que tu viens de dire;
 Mais mon tourment me force, et fait suivre le pire.
 Las! Nourrice, je sçay qu'en un malheur certain
 Je me plonge, et mon cœur s'efforce, bien qu'en vain,
 D'aprocher, et de suivre un conseil salutaire;
 Mais il est rejejté rudement en arriere,
 Comme le nocher tasche malgré l'effort
 Des flots et d'Aquilon passer sa nef au port;
 Il se travaille en vain, car elle est rejejtée
 Par la fureur du vent, et par l'onde emportée.
 Où règne la fureur, Raison n'a point de lieu.
 En mon esclave cœur domine un puissant Dieu,
 Qui tost-volant, se rend sujette toute terre;
 Qui brule Jupiter, et Mars-allume-guerre.
 Ce forgeron boiteux, qui à recourbés bras
 Martelle sur la foudre à-trois-pointes, n'est pas,
 Attisant sa fournaise avecque son Sterope,
 Tant échauffé du feu de l'Éthneäne croupe,
 Que du feu de ce Dieu, qui trop plus est adroit
 À décocher un trait, que Phebus tire-droit,
 Dont le cœur bien souvent d'une flesche il entame.
 Bref le ciel, et la terre il brule de sa flamme.

LA NOURRICE

Amour n'est pas un Dieu, la seule volupté,
 Pour se rendre plus libre, a feint la Dèité,
 Dont elle va masquant cète cruelle rage.
 Ha! vrayement c'est bien dit, un enfancen volage
 Courra par tout le monde, et volant dans les cieus,
 Se fera, trespètit, maitre des plus grans Dieux!
 Quelque fol insensé, celà s'est fait à-croire,
 Qui feint Venus déesse, et d'un carquois d'ivoire,
 Et d'un arc, ce faux dieu nous arme fausement.
 Celuy qu'un sort prospere enfle superbement,
 Et qui s'estant laissé fondre en delices molles,
 S'escoule en mille excés, et en despences folles,
 D'une luxure lasche est aisément gaigné;
 Mal fier, dont est tousjours l'orgueil accompagnié
 D'une grande Fortune. Adonc la friandise,
 Veut que ses mets exquis mainte sauce déguise,
 Et le confus desordre embrouille sa maison.
 D'où vient que cète peste emplit de sa poison
 Les palais delicats, plustost que la logette
 D'un simple labourer, on d'un berger honeste?
 D'où vient que lon te voit souz le chaume leger,
 Sainte Pudicité, tousjours presque loger?
 Et que cil à qui n'est le sort doux, ny prospere,
 Se contentant de peu, ses appetits modere;
 Les riches, au contraire, et les Rois plus puissans,
 De la juste Raison vont les boines passans?
 » Cely-là duquel est extreme la puissance,
 » Veut de tout faire avoir, contre tout droit, licence.
 Mais toy dans un haut throne assise, n'ignorant
 Celà que ta grandeur noble va requerant,
 De ton espoux sceptré crain le retour, et l'ire.

PHÈDRE

Je porte en moy d'Amour le trespuissant Empire.
 Je ne crain nulz retours. Celuy qui une fois,
 Passant le seuil gardien du chien à-triple-voix,
 Entre en la maison basse, et toujours tenebreuse;
 Ne revoit plus du ciel la voute lumineuse.

LA NOURRICE

Ne le croy: Car jaçoit que Cerbere horriblant
 Sa hure serpentine, et sa rage doublant,
 Ferme du fier Pluton le royaume; Thésée
 Seul trouvera l'issuë aux autres deniée,

PHÈDRE

Peut estre que pitié fleschira son courroux.

LA NOURRICE

A sa femme pudique il ne fut rendu doux,
 Lors que sa main du sang d'Antiope fut teinte.
 Mais posons que pitié donne à son ame atteinte:
 Qui pourroit amollir le diamantien cœur
 De ce rogue, intraitable, et sauvage veneur?
 Le nom, le nom (sans plus) de la femme l'ennuié.
 Il donne au celibat tout le cours de sa vié.
 Mesme (tant il est dur) cète Amazoniën
 Prefere un chant funebre, au chant Hymeniën.

PHÈDRE

Soit qu'il soit estendu sur la croupe neigeuse
 D'un tertre, ou que sa plante agilement venteuse
 Les sommés raboteux foule des rochers droits,

Qu'il grimpe sur un mont, qu'il brosse par les bois :

Par tout je le suivray.

LA NOURRICE

C'est bien dit, pour t'attendre,
Il s'arrestera court, et (doux) se viendra rendre
Amadouable à toy. Il se despoillera
De sa honte pudique, et puis se veautrera
D'une sale Vénus en la bourbe vilaine.
Te peus tu seule rendre exempte de sa haine?
Toute autre en ton despit, peut estre, il veut haïr.

PHÈDRE

Mais ne le sçaueroit-on par priere amollir ?

LA NOURRICE

Cétuy-cy ne fera de ta priere comte,
Il est farouche.

PHÈDRE

Amour les plus farouches domte.

LA NOURRICE

Il te fuira.

PHÈDRE

S'il fuit, jusques aux derniers flots
Des plus lointaines mers, je l'iray sans repos
Poursuivant ça, et là.

LA NOURRICE

Souvien-toy de ton pere.

PHÈDRE

Je veux me souvenir ensemble de ma mere.

LA NOURRICE

Mais il fuit tout le sexe.

PHÈDRE

Et c'est pourquoy je croy
Que nulle autre n'aura part en luy, sinon moy.

LA NOURRICE

Ton mary reviendra.

PHÈDRE

Accompagné j'espere
De son cher Pyrhois.

LA NOURRICE

Icy sera ton pere.

PHÈDRE

Pere doux à ma sceur.

LA NOURRICE

Par ces miens cheveux blans
Ce sein las à porter des soucis accablans
Le faix non-soutenable, et ces cheres mamelles
Que le tendre coral de tes levres nouvelles
A touché tant de fois, humble, je te requier,
De toy-mesme t'ayder, arrestant le cours fier
De ta folle fureur. Vouloir estre guerié,
Est de ta guarison la plus grande partié.

PHÈDRE

Encor n'ay-je chassé, de mon cœur genereux
Toute honte; obeïr, Nourrice, je te veux.
Mon renom non-souillé tiens sa candeur pure.
Etouffons cet amour qui point le frein n'endure.
Un seul échapatoire, en ce mal m'est laissé;
Suivons notre mary : Soit ores devancé
Ce crime par ma mort.

LA NOURRICE

Ah ! nourriture chere,
Garde que contre toy n'arme ta main meurtriere
L'inhumain desespoir. Rabaisse un peu ton cœur;
Ren l'amoureux desir sur cetuy-cy vainqueur.
J'estime que tu sois pour ce digne de vie
Pourquoy tu crois la mort devoir estre choisie.

PHÈDRE

Ma mort est arrestéé, il reste seulement
D'en trouver la façon. L'iray-je estroitement
D'un licol estouffant ce col? Me tireray-je
L'ame d'un fer pointu? Me precipiteray-je
Du plus haut de la tour Palladienne en bas?
Ha ! redoublons la force et du cœur, et du bras :
Armons de notre honneur la main defensesse.

LA NOURRICE

Et cuides-tu qu'ainsy nostre blanche vieillesse
Te laissera perir d'un trespas hasté?
Refrain de ta fureur l'impetuosité.
On ne peut renouër le filet de la vie,
Que la Parque a rompu.

PHÈDRE

Celle qui est saisié,
D'un desir obstiné de se desanimer;
Nulle forte raison ne sçaurait luy fermer,
Du trépas trop longtemps attendu, le passage
Tousjours ouvert à tous.

LA NOURRICE

Las ! de mon dernier age,
Madame, seul soulas; unique-doux confort
De mes ennuis plus durs; puis que contre l'effort
De ton mal effrené, ta resistance est vaine
» Mespris le Renom. La Renommée à-peine
» Nous raporte le vray. qu'encore bassement
» Elle va murmurant; mais le faux hautement
» A rebours elle entonne en sa trompe bruyante,
» Aux pires favorable, aux vertueux nuisante.
Sondons, sondons le cœur revesche, sans pitié,
Roy d'in-apointable, et fiere inimitié,
De ce Jouvenceau rogue, et soit la charge mienne,
De le rendre autant tien, qu'amour t'a faite sienne,
Luy faisant dépouiller sa dure cruauté,
Par le charme pipeur d'un parler affaité.

CHEUR

La déesse qui est née
De la grand' mer forcenée,
Mere des deux Cupidons,
Violentement entame
De trais pointus, et enflame
Noz cœurs de cuisans brandons :

Mais son lascif Enfant pousse
En nous sa flesche moins douce
D'une plus forte roideur
Et verse dans nos moelles,
Par noz peu-cautes prunelles,
Une plus bouillante ardeur.

Et combien que sa blessure,
Ne soit de large ouverture;
Toutesfois furtivement
Son feu cruel nous dévore
Tendons, veines, nerfs encore,
Au dedans totalement.

Jamais en repos une heure
Cet Archerot ne demeure,
Ains va, leger, épardant,
Par continuelle guerre,
Sur tous les coins de la terre,
Maint, et maint trait tout ardent.

La region qui premiere,
Voit la brillante lumiere
Du Cynthien rougissant;
Et celle qui dedans l'onde,
Luy voit de sa tresse blonde
Plonger le tresor luisant :

Celle sur laquelle amasse
La neige froide, et la glace,
Par son Oursale froideur,
L'amy sifflant d'Orythié;
Avec l'Australe partié,
Sentent de ses feux l'ardeur.

D'une furieuse flamme,
Violentement il enflamme
Les jeunes d'age, et de sens :
D'une flamme ridicule
Les vieux encore il rebrule,
Moins chargés de sens, que d'ans.

Et ce pendant que se farde
Une pucelle mignarde,
Joignant à Nature, l'art;
Tout-à-coup elle s'étonne,
Que sa poitrine bouillonne
D'un mal incogneu, qui l'ard.

Dès que son feu vient éprendre
Les Dieux, il les fait descendre
Souz la Celeste rondeur;
Et demeurans sur la terre,
Prendre une forme étrangere,
Qui démente leur grandeur.

Le filz plus grand que Cybelle,
Souz mainte forme nouvelle
S'est caché cent, et cent fois :
Or' se couvrant du plumage
De l'oiseau blanc, qui presage
Sa fin d'une douce voix :

Or' d'un taureau doux-farouche
Prenant le front, et la bouche,
Il a le dos estendu
A la belle Agenoride,
Qui montant dessus, ne cuide
Qu'un Dieu tel se soit rendu :

Mais luy chargé de sa proyé.
Des piés ramant, s'est fait voyé
Au travers du flot mutin;
Non sans avoir l'ame attainte,
D'une soucieuse crainte
Pour son riche-beau butin.

Ainsy qu'un berger champêtre
Apollon a mené paître
Le troupeau Thessaliën,
Et d'une flute inégale
Sonné la chanson rurale,
Sur le bord Amphrysiën.

La déesse vagabonde
Qui tout le ténébreux monde
Argente de sa clarté,
D'amour bruléé, et son frere
(Quitant la nuit brune-clére)
Laisa son char argenté.

Son frere apprend à conduire
Les moreaux, et voyé élire
Pour faire un plus l'essieu tremble
Mais tandis que l'essieu tremble
Souz sa charge, la nuit emble
La plus grande part du jour.

Le fort Amphytrionide
Aimant la belle Eurytide,
Son carquois plus ne portoit;
Ainsy frizant sa chevelure,
Et roignant sa barbe dure,
Portoit l'esmerauade au doigt.

Et ce Tu-monstre invincible,
Jettant du lyon terrible
A bas l'effroyable peau,
De sa main puissante, et forte,
Qui portoit sa masse torte,
Tourna mesme le fuzeau.

La Perse, avec Lydié
A veu (tant abatardié
Fut sa generosité)
Souz l'habit mol d'une femme,
Son espaulé (ô grand diffame !)
Qui soutint le ciel vouté.

Tout cela que de la Terre,
L'enceignant mer enserre
De ses lons bras à grand tour;
Et tout ce haut monde encore,
Qui de mille astres se dore,
Se voit sujet à l'amour.

Ses sagettes acerées
Vont les troupes azuréés
Des Nereïdes blessant;
Et quand elles sont atteintes,
Leurs flammes se sont esteintes
Dedans le flot blanchissant.

Mille troupes écailléés,
Dessous les ondes saléés,
Il va de son feu bruler;
Mille bandes emplumées
De son feu sont allumées,
Dedans le vague de l'aer.

Combien pour la vache belle
Est la guerre apre, et cruelle,
Que les taureaux s'entrefont,
Qui vont tardans de fureur,
Sur quelque verde prairie,
S'entre-choquant front à front ?

Les cerfs peureux s'entr'assaillent
Et corne à corne bataillent,
Au temps du rut chaleureux;
Et pour la biche fuyarde,
A tout danger se hazarde,
Sans plus craindre chacun d'eux.

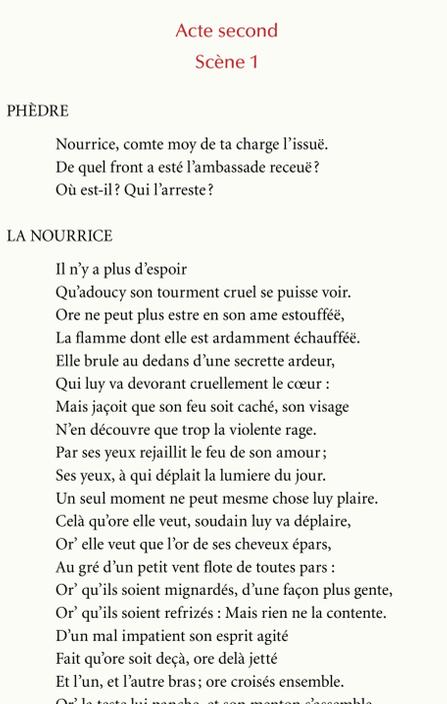
La montagneuse Armenië,
L'Inde, et la froide Hyrcanië,
Tremblent de crainte, et d'horreur,
Alors que sont agitéés
Les tigresses mouchetéés
D'une amoureuse fureur.

Adonc le fier lyon roué
Les yeux ardans, et secoué
Sa grand' jube, en rugissant.
Adonc le sanglier terrible
Ses dens aiguise, et s'horrible
D'escume tout blanchissant.

Lors les bestes forêtieres,
Epouvantablement fieres,
Fremissent étrangement;
Et de leurs bruyans murmures,
Toutes les forés obscures
Resonnent confusément.

Nature forte, et feconde,
Range à sa loy tout le monde,
Sans que rien soit exemté;
Et de la haine plus grande,
Si tost qu'amour le commande,
S'adoucit la cruauté.

Mais qui feroit resistance,
A la rude violence,
Du Paphiën brulé-cœur;
Puisque des maratres mesme,
La dureté plus extreme
Cede à ce petit vainqueur ?



Sir Lawrence Alma-Tadema (1836-1912), *La Mort d'Hippolyte* (1860)

Acte second

Scène 1

PHÈDRE

Nourrice, comte moy de ta charge l'issué.
De quel front a esté l'ambassade receuë?
Où est-il? Qui l'arreste?

LA NOURRICE

Il n'y a plus d'espoir
Qu'adoucy son tourment cruel se puisse voir.
Ore ne peut plus estre en son ame estoufféé.
La flamme dont elle est ardamment échaufféé.
Elle brule au dedans d'une secrette ardeur,
Qui luy va devorant cruellement le cœur ;
Mais jaçoit que son feu soit caché, son visage
N'en découvre que trop la violente rage.
Par ses yeux rejaillit le feu de son amour;
Ses yeux, à qui déplaît la lumiere du jour.
Un seul moment ne peut mesme chose luy plaire.
Cela qu'ore elle veut, soudain luy va déplaire,
Or' elle veut que l'or de ses cheveux épars,
Au gré d'un petit vent flote de toutes parts ;
Or' qu'ils soient mignardés, d'une façon plus gente,
Or' qu'ils soient refrizés ; Mais rien ne la contente.
D'un mal impatient son esprit agit
Fait qu'ore soit deçà, ore delà jetté
Et l'un, et l'autre bras; ore croisés ensemble.
Or' la teste lui panche, et son menton s'assemble
A l'yvoire neigeux de sa poitrine, et or'
A-peine la dresse, et puis repanche encor.
Elle se va trainant d'une alleure tardive,
Comme estant de languer l'air plus morte, que vive.
Elle ne permet pas qu'un sommeil gratieux,
Pour charmer son ennuy, vienne siller ses yeux ;
Ains depuis que le ciel de mille feux se dore
Jusqu'à tant qu'aparoit la roussoyante Aurore,
Elle soupire, et plaind, et de tristes sanglots,
Une mer gemissante elle verse à grands flots.
Les mets plus savoureux sont aluine en sa bouche.
Le vin doux n'est que fiel, quand sa levre le touche.
Un épineux soucy a tout rangé, basté,
Pillé l'honneur plus beau de sa jeune beauté.
Ore n'est plus sa joué, ainsi qu'elle estoit, belle.
Or' blémit le coral de sa levre jumelle.
Ore ont perdu ses yeux ce qu'ilz avoient de beau ;
Ses yeux qui ressembloient au radieux flambeau
De son luisant Ayeul : Yeux, qui tristes s'écoulent
En deux tiedes ruisseaux, qui sur sa face roulent
Incessamment, ainsy que du coupeau d'un mont
On voit couler en bas la neige qui se fond,
Lorsqu'une tiede pluyé a lasché sa froidure.
Mais au haut du palais se fait ample ouverture :
Elle va reclinant sur son siège doré,
Son chef qui ja n'est plus royalement paré ;
Et si, tant fierement sa rage la tempéte,
Tous ornemens royaux loin d'elle elle rejette.

PHÈDRE

Servantes, ostés moy ces robes sur qui l'or
Est joint à mainte perle, et mains rubis encor.
Soit loin, soit loin de moy la pourpre Tyrienne.
Que des Seres lointains nul ore ne me vienne
Offrir de ses rameaux la plus riche toison :
Je hay plus tout cela qu'une noire poison.
Que ce carcan perleux plus mon col n'enrichisse.
Qu'avec le diamant l'escarboucle ne luise
Sur moy, et qu'à l'oreille, au moindre mouvement,
Ne me brandille plus la perle d'orient.
Que plus de moy ne laisse en l'aër par où je passe
L'Assyrien parfum une odorante trace ;
Et que plus mes cheveux ne soient entortillés,
Mais sans ordre, et sans art, au vent éparpillés.
D'une estroite ceinture, il faut que je retrouse
Cette robe legere, et qu'à gauche une troussé
Pleine de traits aigus me pendé proprement.
Il faut que cete dextre élance roidement
Le Thessalique dard. D'Hippolyte severe
Telle jadis estoit la belliqueuse mere
Telle qu'elle fut veuë, alors qu'ayant laissé
De la plus froide mer le rivage glacé,
Et le bord fluctueux de la Tane cornué,
Elle est avec sa troupe en l'Attique venué :
Troupe que dextrement elle alloit conduisant
Ayant d'un grand pavois, courbé comme un Croissant,
Le flanc gauche couvert; et sans estre ageancéé,
D'un noeud seul sur le chef la tresse ramasséé ;
Telle, telle je veux des forets traverser
L'effroyable épaisseur.

(...)

Hippolyte, tragédie tournée de Sénèque

de Jean Yveuain (vers 1566 – vers 1626)

à été publié en 1591

ISBN : 978-2-89668-152-5

© Vertiges éditeur, 2009

– 0153 –